



**HAL**  
open science

## **Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang**

Anca Dan

► **To cite this version:**

Anca Dan. Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang. Vita Latina, 2011, 183-184, pp.5-32. <hal-02435564>

**HAL Id: hal-02435564**

**<https://hal.science/hal-02435564v1>**

Submitted on 10 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

---

## Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang

Anca-Cristina Dan

### Abstract

In most Indo-European languages, blood is designed by words derived from the radical of *ap* and *asser*. Nonetheless, Greek developed a rich semantic field for  $\alpha\mu\alpha$ , while Latin preserved the distinction between the blood unseen, *sanguis*, and the blood poured outside the body, *cruor*. This basic distinction is confirmed by the inventory of its images : the visible blood is mostly a sign of death for poets, painters and sculptures of battles and sacrifices. Conversely, the scientists, from Hippocrates to Galen, concentrate on internal blood, formulating different hypotheses on blood's function for a body's life, while ignoring its circulation.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Dan Anca-Cristina. Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang. In: Vita Latina, N°183-184, 2011. pp. 5-32;

[https://www.persee.fr/doc/vita\\_0042-7306\\_2011\\_num\\_183\\_1\\_1709](https://www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2011_num_183_1_1709)

---

Fichier pdf généré le 13/09/2018

# Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang

## Abstract :

In most Indo-European languages, **blood** is designed by words derived from the radical of *ἔαρ* and *asser*. Nonetheless, Greek developed a rich semantic field for *αἷμα*, while Latin preserved the distinction between the blood unseen, *sanguis*, and the blood poured outside the body, *cruor*. This basic distinction is confirmed by the inventory of its images : the visible blood is mostly a sign of **death** for poets, painters and sculptures of battles and sacrifices. Conversely, the scientists, from Hippocrates to Galen, concentrate on internal blood, formulating different hypotheses on blood's function for a body's **life**, while ignoring its circulation.

Τὸ αἷμά ἐστιν ᾧ φρονοῦμεν... « Est-ce le sang qui fait que nous pensons ? » se demande Socrate dans le dialogue *Phédon* (96 b) de Platon. Cette question s'inscrit dans une problématique essentielle pour toute la pensée de l'Antiquité : Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qui fait que l'homme soit vivant ou défunt ? Si Socrate, sous la plume de Platon, s'interroge sur la fonction du sang dans l'exposé qui aura précédé de très peu son exécution, c'est parce que, pour les Grecs comme, plus tard, pour leurs héritiers spirituels, les Romains, artistes (poètes, peintres, sculpteurs) ou scientifiques (médecins, philosophes), la vie et la mort sont définies couramment par la présence du sang respectivement à l'intérieur et à l'extérieur d'un corps. Essayons d'avancer, comme le diraient les Anciens, sur des chemins où nos prédécesseurs n'ont pas imprégné leur trace <sup>1</sup>. Examinons quelques-uns des témoignages qui nous per-

---

1. La question du sang dans la pensée antique n'a attiré que de manière ponctuelle l'attention des savants modernes et, au-delà des articles qui traitent d'auteurs particuliers, une

mettent de comprendre ce qu'était, pour les fondateurs de notre culture européenne, cet indicateur de la vie, comment ils le nommaient, le percevaient, l'imaginaient, l'expliquaient. Aussi, pour définir « le sang des Anciens », nous intéresserons-nous tout d'abord aux mots qui le désignaient, ensuite aux discours, poétiques ou prosaïques ainsi qu'aux représentations plastiques qui le mettaient en scène et finalement aux études scientifiques, qui lui conféraient un ou plusieurs sens.

### Les paroles du sang

Les Indo-Européens, avant leur séparation ethnique et linguistique et leur dispersion dans les territoires étendus de l'Inde jusqu'aux Îles britanniques, utilisaient peut-être un même nom pour désigner le sang. Sa racine, d'après la restitution des linguistes modernes, aurait présenté le nominatif  $*(h_1)\check{s}/\check{e}sh_2-$  et le génitif  $*(h_1)sh_2n-ós \sim *(h_1)esh_2n-ós > *(h_1)esn-ós$ . Elle aurait donné, à côté du sanscrit  $ás\check{r}k / asnáḥ$ , du hittite  $e-eš-ḫar / e-eš-na-aš$ , du letton *asins*, de l'arménien *ariwn*, du tokharien A *ysār* et du tokharien B *yasar*, le grec  $\acute{\epsilon}\alpha\rho / \acute{\epsilon}\tilde{\iota}\alpha\rho$  et le latin *\*asser/assy*. Ces vocables appartenant au grec et au latin sont pourtant oubliés avant la création des premiers textes littéraires qui nous sont parvenus : Homère n'utilise jamais  $\acute{\epsilon}\alpha\rho$ . On doit attendre l'époque hellénistique et les savants d'Alexandrie, parfois connus de nous uniquement grâce aux lexicographes byzantins qui auraient repris leurs (re)découvertes, pour une première attestation du mot <sup>2</sup>. Similairement, ce ne sont que les gloses tardives et le grammairien Festus qui rappellent la forme latine archaïque *aser* ou *assy*, probablement apparentée à cette même famille indo-européenne : on apprend ainsi, grâce à Paul Diacre qui a abrégé, au VIII<sup>e</sup> s. apr. J.-C., l'œuvre du grammairien de six siècles son prédécesseur, que « *assaratum* désignait, chez les Anciens, une certaine boisson, mélange de vin et de sang, car les anciens Latins auraient appelé le sang *assy* » <sup>3</sup>. Néanmoins, malgré les efforts des érudits anciens et modernes, les valences sémantiques de tous ces termes restent, hélas, obscures.

---

synthèse plus générale fait encore défaut. Nous avons rassemblé dans notre bibliographie quelques-unes des études les plus significatives et, en même temps, les plus accessibles à notre lecteur. Toutes les traductions sont personnelles. Les textes grecs et latins reproduits reflètent, pour les passages concernés, les formes les plus généralement acceptées par les éditeurs modernes. Je remercie Madame et MM. les Professeurs Claudia Angela Ciancaglini, Carlos Lévy et Giusto Traina ainsi que le comité de lecture anonyme de la revue *Vita Latina* pour leurs suggestions et M. le Professeur Étienne Nodet pour ses précisions sur le domaine hébraïque et la *Septante*. Toutes les erreurs restantes relèvent de ma propre responsabilité.

2. Cf., e.g., Callimaque, *Fr.* 523 Pfeiffer, *l'Etymologicum Magnum*, s.u., p. 294 Kallierges et le Pseudo-Zonaras, s. u.

3. Paulus-Festus 15.13. Cf. A. ERNOUT (1951).

Pour tout lecteur de langue grecque, depuis l'*Iliade*, autrement dit, depuis les chants héroïques improvisés par les aèdes avant le VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C., et jusqu'à la langue δημοτική de notre époque, le sang est généralement nommé αἷμα. Il s'agit, en premier lieu, du sang qui est visible, c'est-à-dire qui se répand à l'extérieur d'un corps surtout suite à un coup violent, voire mortel, comme c'est le cas dans l'*Odyssée*, vers 18.95-99 :

... ὁ μὲν ἤλασε δεξιὸν ὄμων  
Ἴροσ, ὁ δ' ἀλγὲν ἔλασσεν ὑπ' οὐρατος, ὅστέα δ'  
εἶσῶ  
ἔθλασεν· ἀτύκτα δ' ἤλθεν ἀνὰ στόμα φοίνιον  
αἷμα,  
κάδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίησι μακῶν, σὺν δ' ἤλασ'  
ὀδόντας  
λακπίζων ποσὶ γαῖαν·

« ... Iros le toucha à l'épaule droite mais lui, <Ulysse>, le frappa au cou, sous l'oreille, lui écrasant au-dedans les os. Aussitôt un sang annonçant la mort lui descendit dans la bouche. Il s'éroula, poussant des bêlements, dans la poussière. »

Ce type de référence au sang versé, quasiment exclusive avant les premiers textes médicaux, fera ultérieurement de ce mot le signifiant du « meurtre » lui-même. Or, lorsque Pylade conseille à Oreste d'assassiner Héléne, celle qui doit payer ὦν πατέρασ ἐκτείν', ὦν δ' ἀπώλεσεν τέκνα, / νύμφασ τ' ἔθρηκεν ὀρφανὰς ζυναδῶν (« pour les pères qu'elle a tués, pour les fils qui par elle ont péri, pour les jeunes mariées qu'elle a rendues veuves »), il veut κακῆς γυναικὸς οὖνεχ' αἷμ' ἐπράξαμεν (« faire s'écouler le sang [= faire le massacre] d'une femme odieuse »)<sup>4</sup>. Inversement, le mot φόνος, représentant initialement le « meurtre », le « carnage », peut exprimer, métaphoriquement, le résultat d'un tel geste, le « sang écoulé », comme chez Eschyle, dans la tragédie *Agamemnon*, vers 1093-1094, à propos de Cassandre prévoyant la fin sanglante de son nouveau maître : ἔοικεν εὐρις ἡ ζένη κυνὸς δίκην / εἶναι, ματεύει δ' ὦν ἀνευρήσει φόνον. (« On dirait qu'elle a le nez d'un chien de chasse, cette étrangère : elle quête et va trouver qui fut saigné à mort ! »).

Au sujet d'une femme, αἷμα peut désigner les menstrues, le sang qui sort naturellement du corps : Χωρέει δὲ αἷμα οἶον ἀπὸ ἱερείου, καὶ ταχὺ πήγνυται, ἣν ὑγαίνῃ ἡ γυνή (« Le sang menstruel coule comme d'une victime sacrifiée et se coagule vite si la femme est en bonne santé »)<sup>5</sup>. Mais les médecins et les physiciens anciens appellent αἷμα surtout ce qui, dans la tradition hippocratique, représente le liquide qui nourrit le corps, l'origine de tout mouvement volontaire, le transmetteur des sensations et le principe de l'intelligence<sup>6</sup>. Ce n'est plus le sang versé des littéraires, mais le sang diffusé à l'intérieur d'un corps et que l'on ne voit qu'en cas de blessure, de maladie ou de mort.

4. Euripide, *Oreste* 1131 sq.

5. Cf. (Pseudo-)Hippocrate, *Sur les maladies des femmes* 1.6 et les commentaires de H. KING 1987 : 117-126 et de L. DEAN-JONES 1989 : 177-191.

6. Voir *infra*, notre dernière partie sur les sciences du sang.

Puisque le sang est principe vital, c'est lui qui transmet les caractéristiques d'un être à sa descendance. De la sorte, métaphoriquement, αἷμα signifie la parenté, les « liens de sang » d'une personne <sup>7</sup>. On peut utiliser le même vocable pour parler de l'« âme », de la « bravoure » d'un homme, comme le fait l'orateur Eschine, dans *Contre Ctésiphon* 160 : ἀλλ' ἀκριβῶς εἰδὼς ὅτι αἷματός ἐστιν ἡ ἀρετὴ ὠνία, αὐτὸς οὐκ ἔχων αἷμα (« il montre justement que la vertu s'achète au prix du sang/[courage], mais lui-même n'a pas de 'sang'/[courage] »).

Enfin, on peut aussi appeler αἷμα d'autres liquides « vivants » et, en particulier, le suc des végétaux : nous pensons surtout au sang du raisin, le vin, susceptible dans les traditions orientales d'être l'équivalent du sang humain. En effet, selon la tradition juive de la *Septante*, *Deut.* 32.14, Moïse chante Dieu qui donna à Israël « le sang des raisins ». Dans le *Nouveau Testament*, avec le Saint Sacrement, le vin devient le symbole du sang du Christ <sup>8</sup>. Mais cette dernière traduction de l'hébreu דָּם, qui peut comprendre, dans le signifié de ses formes de pluriel, l'idée de « valeur à acquitter », représente des usages étrangers aux sens fondamentaux du grec. Les traducteurs hellénistiques enrichissent ainsi la série d'usages métaphorique de αἷμα, mais ces emplois resteront circonscrits à la sphère religieuse d'origine levantine <sup>9</sup>.

Malgré sa richesse sémantique et sa fréquence, l'origine de αἷμα reste inconnue, en raison, sans doute, du tabou qui l'a imposé à la place d'ἔαρ <sup>10</sup> : son ancêtre indo-européen aurait-il désigné plutôt la « sève », comme le sanskrit *iṣ-* ? ou devrions-nous penser que le « sang » était par excellence « le liquide qui s'écoule » ? Retenons surtout la postérité mondiale de αἷμα : en effet, nous l'utilisons couramment, car le registre savant de nos langues modernes en a fait des préfixes (« héma-/hém- », comme dans « hémorroïde », « hématie »,

7. E.g. dans l'*Iliade* 19.105, Zeus proclame devant les dieux olympiens à propos d'Héraclès : τῶν ἀνδρῶν γενεῆς οἱ θ' αἷματός ἐξ ἔμευ εἰσί (« il est de la génération des hommes sortis de mon sang »). C'est d'ailleurs en raison de cette forte valeur du sang que les grands serments se faisaient en buvant le sang mélangé des participants (cf. surtout Hérodote 4.70, à propos des Scythes ; voir le commentaire de F. HARTOG [2001] : 202-210, avec d'autres occurrences).

8. Cf. *Matt.* 26.28 ; *Marc* 14.24 ; *Luc* 22.20. Sur le sang dans la tradition juive, nous renvoyons aux articles d'A. PENNA, « Il sangue nell'Antico Testamento » (p. 379-402), de J.A. SOGGIN, « Il sangue nel racconto biblico delle origini » (p. 413-424), de F. PARENTE, « L'uso del termine *haïma* nella letteratura giudaico-ellenistica » (p. 531-572), et de S. LYONNET, « Il sangue nei testi eucaristici del NT » (p. 715-720), édités par F. VATTIONI (1981) ; aussi, J. SCHWARTZ (1993).

9. Cf. aussi G. PICCALUGA (1966), M. Cimosa, « Note sulla tecnica di traduzione greca di *dām*/sangue in alcuni testi del Pentateuco dei LXX », in F. VATTIONI (éd.) (1993) : 247-264. On pourrait y ajouter quelques usages métaphoriques, comme ceux qui ont peut-être été la source du malentendu de Pline l'Ancien (29.66), *basilisci sanguis* < « αἷμα ὄφρατος », lequel prend pour le sang d'un serpent ce qui était vraisemblablement la résine de genévrier ou l'hématite : cf. P. GAILLARD-SEUX (1999).

10. Pour les différentes hypothèses, cf. P. CHANTRAINE (1999), *s. u.* αἷμα et ἔαρ.

« hématologie », « hématome », « hémoglobine » ou « hémophilie ») et des suffixes (« -émie », par exemple dans « alcoolémie », « anémie », « leucémie », « septicémie » ou dans « urémie »).

Cependant, l'épopée homérique offre un spectre sémantique plus large pour la notion de « sang »<sup>11</sup> : l'une des images sanguines figées par les aèdes dans les expressions qui reviennent maintes fois dans la poésie orale, est celle de la « terre (noire) ruisselant de sang (ῥέε δ' αἵματι γαῖα) »<sup>12</sup>, suite aux batailles ou encore, peut-on l'imaginer, aux pluies de sang<sup>13</sup>. Le mélange de sang et de poussière porte le nom spécifique de λύθρον, terme dérivé de λύματα « saletés », apparenté au latin (*pol*)lutum, « souillé ». Dans un nombre réduit de formules, on retrouve le mystérieux, du moins du point de vue de son étymologie, βρότος (« sang »), qui a un rapport encore mal établi avec βροτός, le « mortel ». Car même si le sang pouvait être une caractéristique des humains, Arès, le dieu guerrier, blessé par Diomède, montre à son père, maître de l'Olympe, sa blessure d'où s'écoule son sang immortel (ῥέε δ' ἄμβροτον αἶμα θεοῖο, *Iliade* 5.870). Pourtant, encore dans l'*Iliade* (5.337-342), Aphrodite Cypris affronte le même héros,

... εἶθαρ δὲ δόρυ χροὸς ἀντετόρησεν  
 ἄμβροσίῳ διὰ πέπλου, ὅν οἱ Χάριτες κάμον  
 αὐταί  
 πρυμνὸν ὕπερ θέναρως ῥέε δ' ἄμβροτον αἶμα  
 θεοῖο  
 ἰχώρ, οἷός περ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν·  
 οὐ γὰρ σῖτον ἔδουσ', οὐ πίνουσ' αἴθοπα οἶνον,  
 τοῦνεκ' ἀναίμονές εἰσι καὶ ἀθάνατοι  
 καλέονται.

« aussitôt la javeline transperça la peau, à travers la robe divine, travail des Grâces elles-mêmes, au-dessus du poignet. Coulait le sang immortel de la déesse, la nymphe, tel qu'il coule pour les dieux bienheureux ; car ils ne mangent pas de pain, ne boivent pas de vin couleur de feu et c'est pourquoi ils n'ont pas de sang et sont appelés immortels ».

Le sang de la déesse ressemble donc plus à la partie fluide qui résulte d'une décantation du sang, au sérum qui ressort d'une ulcération ou bien au jus d'une viande cuite qu'au sang humain appesanti par la nourriture et le vin (comme le croiront, plusieurs siècles plus tard, les médecins hippocratiques et comme nous l'entendons encore de nos jours)<sup>14</sup>.

Chez les Romains, la problématique onomastique du sang est différente, puisque leur langue dispose de plusieurs termes propres pour le désigner<sup>15</sup>.

11. Voir à ce sujet l'article fondamental d'E. TAGLIAFERRO, « Sangue : area lessicale nell'epica greca arcaica », in F. VATTIONI (éd.) 1981 : 173-221.

12. E.g. *Iliade* 4.451 = 8.65, 15.715 = 20.494, etc.

13. En effet, on ne doit pas attendre le Moyen Âge pour assister à un tel phénomène. J. S. P. TATLOCK 1914 rappelle les épisodes de l'*Iliade* 11.53-55 et 16.459-460.

14. Cf. Q.B. ZANNINI 1983 ; pour d'autres exemples de blessures chez les immortels, voir aussi N. LORAUX 1986. Pour l'interprétation hippocratique voir, avec bibliographie, J. JOUANNA et P. DEMONT 1981.

15. Cf., à ce sujet, les études de PH. MOREAU 2006, F. MENCACCI 1986, G. GUASTELLA 1985 ; voir aussi les articles correspondant dans A. ERNOUT et A. MEILLET 2001.

\* *Asser*, reconstitué par les philologues modernes à partir de la référence de Festus à *assyra* (cf. *supra*) et des gloses « *asaer* <se dit en grec>  $\alpha\lambda\mu\alpha$  » (cf. *Corpus Glossarum Latinarum* 2.25.26) et « *ascer* <signifie> *sanguis, cruor* » (cf. *Corpus Glossarum Latinarum* 5.441.37 et 5.492.4), a disparu très tôt<sup>16</sup>. Déjà à la fin du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., à l'époque d'Ennius, on utilise le terme *sanguen*. Cette forme neutre, inanimée, qui sera remplacée ultérieurement par le masculin *sanguis*, pourrait s'expliquer, de même que le neutre grec  $\alpha\lambda\mu\alpha$  et la majorité des autres lexèmes indo-européens, par l'ignorance de la circulation sanguine chez les Anciens. En effet, même si l'on connaissait vaguement les artères et les veines, on considérerait que le sang se répandait d'une manière indéfinissable entre les différentes parties du corps. C'est la croyance qui justifie le mythe du géant crétois Talos qui a perdu tout son sang par une seule blessure, causée par les Argonautes<sup>17</sup>. Quant à la science, comme conclut Marie-Paule Duminil, « il est impossible, quelque regret qu'on en ait, de trouver dans la *Collection hippocratique* une doctrine anatomique ou physiologique annonciatrice de la doctrine de la circulation du sang »<sup>18</sup>.

Le *sanguen* d'Ennius et le *sanguis* de ses successeurs possédaient tous les sens du grec  $\alpha\lambda\mu\alpha$  : ainsi, de même que dans le langage héroïque grec, dans la tragédie *Hectoris Lytra* d'Ennius, « la terre sue une sueur de sang versé » (*terra sudat sanguine*). Les prosateurs emploient ce terme comme synonyme de « descendance ». Pensons à Cicéron qui, dans son discours *Pour Roscius Améri-nus* (66), évoque le *paternus maternusque sanguis* ; rappelons également Tite-Live qui associe *sanguen* et *genus, nomen, natus*<sup>19</sup>. Les poètes, à commencer par le même Ennius, dans ses *Annales*, l'utilisent pour indiquer le « descendant » lui-même (cf., à propos de Romulus, « ô père, ô géniteur, ô rejeton issu des dieux (*sanguen dis oriundum*) ! »)<sup>20</sup>. Le *sanguis* est également la « force vitale », chez Stace, le poète épique de la *Thébaïde*, qui imagine l'effort suprême d'un corps *toto sanguine nixus*, « s'efforçant de tout son 'sang' », ou encore chez Cicéron le rhéteur parlant, dans le traité *Brutus (Sur l'orateur)* (36), de la « vigueur intacte », *sanguis incorruptus*, des orateurs d'un autre temps. Et

16. L'étymologie de V. PISANI 1975, qui identifiait la racine de ce mot avec celle du mot « *soror* » n'a pas été retenue ; cf. U. LINKE 1985 ; A. PÂRVULESCU 1989.

17. Cf. le cratère athénien à volutes dit du « Peinture de Talos », 400-490 av. J.-C., Ruvo, Sammlung Jatta Inv. 1501.

18. M.-P. DUMINIL 1983 : 288 (après un exposé détaillé des hypothèses antérieures, p. 273 et suiv.) ; cf. déjà K. ABEL 1958 ; pour Aristote, M. BOYLAN 1982. Voir également la remarque de PH. MOREAU 2006 : 320, contestant cette interprétation linguistique d'A. Ernout.

19. E.g. 1.9.5., 2.9.1, 4.2.6, 5.17.9 ; voir G. GUASTELLA 1985.

20. 1.108, *apud* Cicéron, *La République* 1.64. Voir aussi la *Vie de Marc-Aurèle*, dans *l'Histoire auguste* (19.3), qui explique la passion de l'empereur Commode pour les jeux de gladiateurs comme héritage transmis par le sang d'un gladiateur qui aurait arrosé Faustine, la femme de Marc-Aurèle. Cf. F. MENCACCI 1986 : 54.

quand Cicéron traite en philosophe de la physique et résume, dans son traité *Sur la nature des dieux* (2.138), la science grecque sur la diffusion du sang dans l'organisme, c'est toujours par *sanguis* qu'il traduit le  $\alpha\lambda\mu\alpha$ . Ce mot était d'ailleurs si communément employé dans la langue que Celse, l'encyclopédiste du début de l'époque impériale <sup>21</sup>, affirmait dans ses livres médicaux qu'il n'y avait aucun besoin de l'expliquer, parce qu'il était connu par tout le monde (*sanguis omnibus notus est*, 5.26.20a). D'ailleurs, même si son origine indo-européenne est tout aussi obscure que celle de son correspondant grec, *sanguis* a survécu dans toutes les langues romanes : c'est de lui que viennent le français « (le) sang », le catalan « (la) sang », l'italien « (il) sangue », l'espagnol « (la) sangre », le portugais « (o) sangue », le roumain « sânge ».

Le latin disposait, cependant, d'un deuxième signifiant du « sang mort, déversé » : *cruror*, le *sanguis effusus*, « le sang coulé à l'extérieur du corps, coagulé ; flaque de sang », s'oppose à *sanguis*, « le sang en mouvement », comme l'écrivait le poète épicurien Lucrèce (2.194-195, « ... quand, le sang [*sanguis*] échappé de notre corps, jaillit s'élançant en hauteur et se répand en flots [*crurorem*] ») et comme l'enseigneront, plus tard, les auteurs des traités *De orthographia* (« Quand il coule/[s'écoule], il s'appelle *sanguis* ; quand il est répandu, *cruror* ») <sup>22</sup>. *Cruror*, de même que *cruentus*, « sanglant/sanguinaire », et ultérieurement *crudus* et *crudelis*, les étymons de nos « cru », « cruauté », « cruel », se rattachent à la famille indo-européenne de *\*krewh<sub>2</sub>-s*, qui a donné en sanskrit *kravyám*, « chair crue », en avestique *xrū-*, « chair saignante », en grec *kréas*, « viande », en irlandais *crú/cró*, « sang répandu », en vieux slave *krŭvŭ*, « sang », en lituanien *kraũjas*, « sang » <sup>23</sup>. C'est bien évidemment le *cruror* qui s'échappe de la blessure mortelle que Didon, la reine de Carthage, s'inflige dans l'*Énéide* (4.663-665), quand elle est abandonnée par Énée : ... *atque illam media inter talia ferro / conlapsam aspiciunt comites, ensemque cruore / spumantem sparsasque manus* (« ... s'affaissant sous le coup la regardent ceux qui sont présents et de sang le glaive écumant et les mains arrosées »). De l'effet à la cause, pour les stylistes passionnés de métonymies, le pas est facile à franchir. Ainsi,

21. Voir l'édition et l'étude introductive de G. SERBAT (1995).

22. Cf. Flavius Caper (*GLK* 7.99.20), Bède (*GLK* 7.291.96) et Albinus (*GLK* 7.310.14) *apud* PH. MOREAU 2006 : 321. D'autres glossateurs restreignent l'usage de *sanguis* au « sang qui est contenu à l'intérieur du corps, qui ne s'écoule pas », pour l'opposer à *cruror*, le « sang qui se verse » (cf. PH. MOREAU 2006 : 322).

23. Pour compléter le tableau des noms indo-européens, mentionnons également la racine germanique illustrée par le gothique *blōP*, le danois et le suédois *blod*, l'anglais *blood* et l'allemand *blut*, qui signifierait à l'origine « ce qui sort, ce qui explose ». Les langues celtiques ont développé le radical de la « blessure sanglante » (auquel est apparenté le latin *uolnus*, « blessure ») pour appeler le sang : ainsi, l'irlandais utilise *fuil*, le breton *gwad* et l'ancien anglais *woel* « trucidé sur le champ de bataille ». Cette diversité de radicaux prouve indiscutablement la difficulté de parler d'une seule et unique racine indo-européenne pour la série sémantique du « sang ».

*cruor*, le sang versé par un crime, omniprésent chez les poètes, peut représenter le crime lui-même, comme chez Ovide qui, dans la métamorphose de Pyrame et Thisbé, *Roméo et Juliette* d'autres temps, évoque à la fin du discours de l'amoureuse suicidaire les *gemini monumenta cruoris*, « signes du double meurtre / (des deux sangs versés) » (4.161).

Les Romains pouvaient être encore plus précis dans leur description du sang « vu ». Ce que nous appelons « plasma » (ou, par assimilation, « lymphe »), le sérum plus fluide que le sang lui-même, coloré et gluant, qui flotte à la surface du sang coagulé au moment de sa désintégration, correspond au grec *ιχώρα* ainsi qu'au latin *sanies*. Le liquide visqueux, putréfié après une période de temps plus longue, serait représenté en latin par le *tabes/tabum*, mot constamment associé à la notion de souillure : ainsi, dans l'histoire qu'Énée raconte à la cour de Didon, la description de l'apparition monstrueuse de Polydore comprend « les gouttes de sang noir (*atro... sanguine*) qui restent derrière / et qui tachent (*maculant*) la terre de pourrissement (*tabo*) » (*Énéide* 4.28-29). La spécialisation de ces deux derniers mots, éminemment poétiques, déterminera ultérieurement leur oubli. Car dans les textes que nous présentons il y aura principalement *αἷμα*, *sanguis* et *cruor*, le « sang vu à l'extérieur du corps » ou bien « le sang intérieur, révélé par une blessure, éventuellement mortelle » qui définiront, la plupart du temps sans distinction, l'imaginaire sanguin gréco-romain.

### Les images du sang

Un regard rapide sur les textes légués par l'Antiquité gréco-romaine révèle ce que nous proposons d'appeler le « paradoxe du sang ». Nous l'avons déjà suggéré dans notre présentation linguistique : le sang, principe de la vie, apparaît majoritairement, du moins dans les textes plus anciens et de caractère non-médical, dans des contextes funèbres, car ce n'est qu'à ce moment précis qu'il peut être vu<sup>24</sup>. Ce sont les guerres (des épopées, des tragédies et des histoires), les crimes (mythiques, tragiques ou politiques), les maladies qui laissent voir le *αἷμα*.

Commençons une fois de plus avec Homère et avec le sang tout aussi « noir » dans ses épopées que dans tous les poèmes grecs et latins qui s'en inspirent. Comme on l'a déjà remarqué, à la progression de l'action épique et, d'une manière plus générale, de la guerre correspond une intensification des tableaux sanguins<sup>25</sup>. Dans les premiers chants, le sang vient généralement des blessures

24. Sur le rapport entre sang et vie ou esprit, voir les occurrences littéraires rassemblées et commentées par M. L. COLETTI, « Il problema del rapporto anima/sangue nella letteratura latina pagana », in F. VATTIONI 1981 : 331-348.

25. Cf. T. NEAL 2006.

qui ne mènent pas à la mort. Les hémorragies ne sont ici que des signes d'héroïsme (*Iliade* 4.446-451 = 8.65-70) <sup>26</sup> :

Οἱ δ' ὅτε δὴ Οἱ ἐς χῶρον ἓνα ξυνιόντες ἴκοντο β'  
σὺν ῥ' ἔβαλλον ῥινόυς, σὺν δ' ἔγχυα καὶ μένε'  
ἀνδρῶν  
χαλκαιοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόε-  
σσαι  
ἐπληγντ' ἀλλήλησι, πολὺς δ' ὄρουμαγδὸς ὀρώ-  
ρει·  
ἐνθα δ' αἴμ' οἰμωγὴ τε καὶ εὐχολὴ πέλεν  
ἀνδρῶν  
ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἵματι  
γαῖα.

« ... ils heurtèrent leurs cuirs (des boucliers), leurs javelines et leurs âmes de guerriers cuirassés de bronze. Les boucliers bombés à leurs nombrils se rencontrèrent. Un grand vacarme s'éleva. Alors ce furent en même temps les cris de douleur et <les cris> de triomphe des hommes, qui donnaient et qui recevaient la mort. La terre ruisselait de sang... ».

Toutefois, dans un deuxième temps, lorsque les luttes s'intensifient, le sang n'est plus un indice de vaillance mais de mort (*Iliade* 16.638-644) :

οὐδ' ἂν ἔτι φράδμων περ ἀνὴρ Σαρπηδόνα  
δῖον  
ἔγνω, ἐπεὶ βελέεσσι καὶ αἵματι καὶ κονίησιν  
ἐκ κεφαλῆς εἴλυτο διαμπερές ἐς πόδας  
ἄκρους.  
οἱ δ' αἰεὶ περὶ νεκρὸν ὀμίλειον, ὡς ὅτε μυῖαι  
σταθμῶ ἐνὶ βρομέωσι περιγλαγέας κατὰ  
πέλλας  
ὄρη ἐν εἰαρινῇ, ὅτε τε γλάγος ἄργεα δεύει·  
ὡς ἄρα τοὶ περὶ νεκρὸν ὀμίλειον...

« Aucun homme, si éveillé fût-il, n'eût plus reconnu le divin Sarpédon, car il était roulé sans fin, de la tête au bout des pieds, dans les traits, le sang et la poussière. Ils se mêlaient sans cesse autour de son cadavre : telles les mouches dans l'étable bourdonnent autour des pots pleins de lait, au printemps, quand le lait mouille les cruches. Ainsi se mêlaient-ils autour du cadavre... » <sup>27</sup>.

Enfin, dans les derniers chants, les héros se transforment en prédateurs sauvages. Arès et Achille deviennent de véritables « cannibales » assoiffés de sang ; affecté par la mort de son ami Patrocle, le fils de Thétis et de Pélée veut mener un deuil ensanglanté (*Iliade* 19.213-214) :

... τό μοι οὐ τι μετὰ φρεσὶ ταῦτα μέμηλεν,  
ἀλλὰ φόνος τε καὶ αἵμα καὶ ἀργαλέος στόνος  
ἀνδρῶν.

« ... Ce ne sont donc pas ceux-ci <la nourriture et la boisson> qui font le souci de mon esprit, mais le meurtre et le sang, et le gémissement terrible des hommes ».

26. Cf. aussi PH. MUDRY 2007.

27. Le corps sanglant de Sarpédon, encadré par Hypnos (le Sommeil), Thanatos (la Mort) et par Hermès, dans sa fonction de dieu psychopompe, apparaît dans la peinture sur vase à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et deviendra, au cours du siècle suivant, une scène décorative caractéristique du domaine funéraire. Par exemple, voir le cratère en calice du célèbre peintre Euphronios, réalisé vers 510 av. J.-C. et conservé actuellement au Metropolitan Museum, New York 1972.11.10.

Plusieurs siècles après les épopées homériques, l'imaginaire sanguin des guerres héroïques renaîtra dans l'épopée « historique » des Romains : dans l'*Énéide* de Virgile, le sang reste l'élément indispensable d'un combat héroïque. L'« *Iliade* virgilienne » est présagée et résumée dans la prophétie apollinienne de la Sibylle qu'Énée interroge sur la suite de sa mission : *bella, horrida bella, / et Thybrim multo spumantem sanguine cerno* (« ... je vois des guerres, des guerres horribles / et le Tibre écumant de beaucoup de sang », 6.86-87). Cette prophétie sera déjà accomplie dans le onzième chant (vers 393-394) : ... *Iliaco tumidum qui crescere Thybrim / sanguine...* (« le Tibre monte, gonflé du sang d'Ilion »). Dorénavant, les tableaux sanguinaires se succéderont à un rythme de plus en plus accéléré. On assiste à des combats généralisés (11.631-635) :

*tertia sed postquam congressi in proelia  
totas  
implicuere inter se acies legitque uirum uir,  
tum uero et gemitus morientum et sanguine  
in alto  
armaque corporaque et permixti caede uiro-  
rum  
semianimes uoluntur equi, pugna aspera  
surgit.*

« Mais lorsque <les héros>, se rencontrant dans un troisième combat, ont confondu leurs lignes de bataille et que chaque homme a choisi son homme, alors les gémissements des mourants, les armes et les corps qui baignent dans une mer de sang et les chevaux, brouillés dans le carnage des hommes, à demi-morts, s'emmêlent, l'âpre combat se lève... ».

Nous suivons les combats auxquels participent des personnalités exceptionnelles, comme Camilla, la reine des Volsques ennemis des Troyens (11.666-669) :

*Eunaeum Clytio primum patre, cuius aper-  
tum  
aduersi longa transuerberat abiete pectus.  
sanguinis ille uomens riuos cadit atque  
cruentam  
mandit humum moriensque suo se in uul-  
nere uersat.*

« Il y a d'abord Eunée, fils de Clytius, là devant elle, dont elle transperce la poitrine découverte d'une longue pique de bois. Vomissant des flots de sang, il tombe et mord la terre sanglante et s'enroule, en mourant, autour de sa blessure ».

Telle la caméra d'un cinéaste moderne, la plume de Virgile focalise les regards sur les exploits des protagonistes, sur ceux de Turnus, le chef des Rutules et de la coalition antitroyenne (12.337-340) :

*talis equos alacer media inter proelia Tur-  
nus  
fumantis sudore quatit, miserabile caesis  
hostibus insultans ; spargit rapida ungula  
rores  
sanguineos mixtaque cruor calcatur  
harena.*

« ...tel l'impétueux Turnus, au milieu des combats, secoue ses chevaux fumants de sueur, bondissant par-dessus des ennemis misérablement abattus ; le sabot agile foule le sable mélangé au sang et en répand des flots sanglants... ».

Les douze livres de l'*Énéide* comprennent 106 formes appartenant à la famille de *sanguis* et 20 occurrences de *cruor*<sup>28</sup>. Ces nombres ne sont qu'un premier repère de l'évolution vers le « sanguinaire », vers le « grotesque », vers le « baroque » de l'épopée latine post-virgilienne.

Dans les douze livres que Stace, poète d'origine grecque mais excellent connaisseur de la littérature romaine et admirateur de Virgile, consacre, vers 80 apr. J.-C., à la lutte fratricide des fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, nous lisons 175 références à *sanguis* et 48 à *cruor*, sans compter les occurrences de *crudus* et de ses composés, ni celles de *sanies* ou *tabum*. Cette image issue des statistiques est d'ailleurs confirmée dans tous les passages-clefs de l'épopée, placés, sans exception, sous le signe du sang : c'est un Œdipe qui « tourne vers le ciel ses orbites creuses, lui reproche la punition saignante et douloureuse de sa vie (*crudum ac miserabile uitae / supplicium*), heurte de ses mains ensanglantées la terre des ombres (*manibusque cruentis / pulsat inane solum*) » (*Thébaïde* 1.53-55) et qui maudit les fils issus de son inceste. C'est à Tisiphonè, une Érinye<sup>29</sup>, qu'il demande de prendre « le diadème souillé de sang corrompu que j'ai arraché de mes mains sanglantes (*madidum tabo diadema cruentis / unguibus abripui*) ; ensuite, poussée des malédictions paternelles, va te placer entre les deux frères, et que le glaive rompe ce que la naissance avait uni ! » (1.82-85). Sortie de l'Enfer pour semer la discorde et anéantir la postérité du roi thébain, Tésiphonè a « la peau tendue de poison et gonflée d'un sang pourri (*suffusa ueneno / tenditur ac sanie gliscit cutis*) ; de sa bouche hideuse s'exhale une vapeur de feu qui porte aux peuples la fièvre, les maladies, la famine, et toujours la mort » (1.106-109). Les conséquences de son intervention ne se laissent pas attendre : lorsque Polynice arrive, accompagné de Tydée, dans la maison de son futur beau-père, le roi d'Argos, qu'il entraînera dans son combat, ils ont « les visages terribles à décrire, meurtris de blessures, les yeux pourris d'une pluie de sang (*lacera ora putresque / sanguineo uidet imbre genas*) » (1.437-438). Tydée, meurtrier des Thébains envoyés par Étéocle à sa poursuite, suant (*gelidus cadit imber anhelu / pectore*) et inondé d'horribles flots de sang jaillissant des corps des mourants (*crines ardentiaque ora cruentis / roribus et taetra morientum aspergine manant*), est comparé au lion qui, après avoir dévoré le troupeau, « lorsqu'il s'est abondamment abreuvé de sang (*sanguine multo / luxuriata fames*), que son cou et sa crinière trempée de sang corrompu (*tabe grauatae / consedere iubae*) retombent lourdement, se couche au milieu des cadavres,

28. Nous avons réalisé ces statistiques à l'aide du CD-Rom *PHI 5, Thesaurus Linguae Latinae*. Voir aussi les études statistiques de N. CALONNE (2007), légèrement différentes des nôtres mais accompagnées des interprétations de l'auteur. Plus généralement, voir aussi F. BARABINO, « Il tema del sangue in Virgilio », in F. VATTIONI (éd.) (1989) : 533-564.

29. Les Érinyes (Tisiphonè, Mégaera et Alecto) sont les divinités nées du sang d'Ouranos mutilé par son fils, Cronos (cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 183-185). Le catalogue de leurs représentations en poésie et en arts plastiques a été dressé par H. SARIAN (1986).

faible, béant, gorgé de nourriture » (2.676-679). Et ces citations ne renvoient qu'au prélude de la guerre fratricide dont la description commencera seulement au troisième chant <sup>30</sup> !

La même tonalité sanglante caractérise tous les autres poèmes de cette époque parvenus jusqu'à nous : Silius Italicus, l'homme politique qui, d'après la formule d'un autre contemporain, Pline le Jeune (*Lettres* 3.7.5), écrivait ses dix-sept livres sur les *Guerres puniques* « avec plus d'application que de talent », ira jusqu'à abuser du vocabulaire sanguinaire et, principalement, du terme *cruor* (73 occurrences auxquelles s'ajoutent 133 dérivés de *sanguis*) <sup>31</sup>. C'est la déesse Junon, chère aux Carthaginois, qui annonce ces guerres transposées en mythologie alors qu'elles n'étaient pas plus éloignées de l'époque de Silius Italicus que la Révolution française de notre temps (1.45-54) :

*'dum Romana tuae, Ticine, cadauera ripae  
non capiant, famulusque mihi per Celtica  
rura  
sanguine Pergameo Trebia et stipantibus  
armis  
corporibusque uirum retro fluat, ac sua  
largo  
stagna reformidet Trasimennus turbida  
tabo,  
dum Cannas tumulum Hesperiae campum-  
que cruore  
Ausonio mersum sublimis Iapyga cernam  
teque uadi dubium cœuntibus, Aufide, ripis  
per clipeos galeasque uirum caesosque per  
artus  
uix iter Hadriaci rumpentem ad litora  
ponti.'*

« [...] que tes rives, ô Tessin, ne puissent contenir les cadavres romains et que, dans les champs celtiques, la Trébie, mon esclave, rougie de sang troyen, entassant avec leurs armes les corps des guerriers, remonte vers sa source ; et que Trasimène recule avec horreur ses eaux calmes troublées du torrent de sang noir ; que, des sommets apuliens, je voie <un jour> à Cannes le tombeau de l'Hespérie et cette plaine submergée dans le sang ausonien, et toi, <fleuve> Aufidus, quand des monceaux de morts réuniront tes rives, frayer à peine, à travers les boucliers, les casques et les tronçons humains, ton cours jusqu'aux rivages de la mer Adriatique ».

Pour une dernière illustration de ce deuxième âge de l'épopée latine, nous nous tournons vers Lucain, le précoce neveu du philosophe Sénèque, et qui partagera, à seulement vingt-six ans, le sort funeste de son oncle <sup>32</sup>. L'auteur de

30. Rappelons aux lecteurs modernes, généralement dégoûtés par l'excès d'horreur et d'abomination qui caractérise cette épopée « tardive », que, de Dante à Corneille, Stace a été considéré comme l'un des plus grands poètes épiques, sinon le plus grand. Le sang qui coule dans les tragédies de Shakespeare n'est pas sans rappeler le sang de ce poète « baroque » des Romains. Cf. R. MARTIN, J. GAILLARD 1990 : 37-38.

31. Le lecteur trouvera plus de détails généraux sur ce poète dans l'édition de *La Guerre punique*, en quatre tomes, signée par G. DEVALLET, M. MARTIN, P. MINICONI et par J. VOLPILHAC-LENTHERIC aux Belles Lettres 1979-1992, ainsi que dans la synthèse de M. VON ALBRECHT 1964.

32. Nous faisons allusion aux condamnations au suicide qui ont suivi la conjuration échouée de Pison contre Néron, en 65 apr. J.-C. Voir, pour plus de détails sur Lucain, l'édition

la *Pharsale*, la *Guerre civile* qui opposa Pompée et César, a choisi comme sujet de son épopée précisément le *commune nefas*, « les guerres plus que civiles [...] et la légalité donnée au crime (*ius datum sceleri*) ; un peuple puissant tournant contre ses propres entrailles son bras victorieux [...] » (1.1-3). C'est le sang versé par fratricide, à la fin de la République comme au moment de la fondation de la Ville, lorsque Romulus avait tué son jumeau Rémus dans la tranchée de son *pomœrium*, qui détermine cette esthétique « cruelle », caractéristique de l'époque néronienne<sup>33</sup>. Si le grand Virgile avait chanté la naissance de Rome, l'anti-virgilien Lucain décrit son dépérissement. Parcourons quelques vers de la bataille navale qui oppose, dans le troisième chant, les Marseillais aux Romains (3.572-579) :

*...cruor altus in unda  
spumat, et obducti concreto sanguine fluctus.  
et, quas inmissi traxerunt uincula ferri,  
has prohibent iungi conferta cadauera puppes.  
semianimes alii uastum subiere profundum  
hauseruntque suo permixtum sanguine pontum ;  
hi luctantem animam lenta cum morte trahentes  
fractarum subita ratiū periere ruina.*

« la mer est couverte d'une grosse écume saignante, les vagues sont recouvertes d'une croûte de sang. Et les cadavres portés empêchent de s'approcher les vaisseaux que les chaînes lancées en fer ont tirés <l'un vers l'autre>. Certains, qui respirent encore en tombant dans la mer profonde, boivent l'onde amère mélangée à leur propre sang ; d'autres, luttant contre une mort lente, sont tout à coup ensevelis avec leurs navires qui s'entreouvrent ».

Ne soyons pas étonnés de l'imaginaire « baroque » de ces lignes, ni par les jeux littéraires auxquels l'imaginaire sanguin peut donner lieu<sup>34</sup>. Le public qui assistait aux récitations publiques du jeune poète avait l'habitude du sang représenté dans des décorations publiques et privées tout aussi « baroques »<sup>35</sup>. Il assistait aux naumachies et à tous ces *munera* (« devoirs ») qui faisaient la joie d'une Rome condamnée, un siècle et demi plus tard, dans le *De spectaculis* (21) de Tertullien : « dans le stade, <le païen> applaudit aux sanglantes meurtrissures des athlètes. [...] Dans l'amphithéâtre, il repaît avidement ses yeux du spectacle

d'A. BOURGERY aux Belles Lettres 1926 et, plus récemment, l'étude de S. BARTSCH 1997, avec bibliographie.

33. Dans les dix livres de Lucain, nous enregistrons une quarantaine d'occurrences de *cruor* (c'est-à-dire deux fois plus que dans les douze livres de Virgile !), auxquelles s'ajoutent 128 formes dérivées de *sanguis*.

34. Cf. C. SAYLOR 1986.

35. Outre les fresques et les mosaïques, il y a les sculptures hellénistiques que les Romains ont ramenées en Italie ou dont ils ont commandé de nombreuses copies. Un des exemples les plus célèbres est celui des statues Attalides des Grands Galates (le Groupe de Ludovisi, double suicide d'un chef gaulois et de sa femme, Musées des Thermes 8608 ; le Gaulois mourant du Capitole, Musée du Capitole 747) et des Petits Galates (Musée du Louvre, MA324), remarquables par la figuration des guerriers ensanglantés, surpris au moment de leur mort.

d'un corps déchiré, mis en pièces et nageant dans son sang (*in suo sanguine squalentia*) [...] (25) Son cœur s'ouvrira-t-il encore à la compassion, quand il se sera rassasié du sang qui coule sous la dent des ours, ou qu'essuie l'éponge des gladiateurs rétiaires (*attentus in morsus ursorum et spongias retiariorum*) ? » Quant à l'origine de ces « devoirs », le même Tertullien nous enseigne (12) : « Autrefois, en effet, dans la conviction que le sang humain apaisait les âmes des morts (*humano sanguine propitiari*), on égorgeait sur leurs tombeaux les captifs, ou des esclaves de mauvais aloi achetés dans ce but. On trouva convenable, dans la suite, de couvrir du plaisir cette impiété. [...] C'est ainsi que l'on consolait la mort par l'homicide. Telle fut l'origine du *devoir* (*muneris*) »<sup>36</sup>.

Penchons-nous de plus près sur la question des sacrifices, en revenant aux débuts de la poésie épique et à l'*Odyssee*, deuxième poème que la tradition antique et moderne attribue à Homère. Si nous laissons de côté le célèbre massacre des prétendants (chant 22), la présence du sang a été remarquée par les commentateurs à deux reprises, toutes les deux mises en rapport avec la magie. Tout d'abord, Ulysse se fait reconnaître par sa nourrice, Euryclée (chant 19) et par son père, Laërte (chant 24), grâce à

... οὐλήν, τήν ποτέ μιν σῶς ἤλασε λευκῶ  
ὀδόντι  
Παρρηθόν δ' ἐλθόντα μετ' Ἀυτολύκον τε καὶ  
υἴας ...  
... ὁ δὲ μιν φθάμενος ἔλασεν σῶς  
γουνὸς ὕπερ, πολλὸν δὲ διήφυσε σαρκὸς  
ὀδόντι  
λικριφίς ἀΐξας, οὐδ' ὀστέον ἔκετο φωτός.  
τὸν δ' Ὀδυσσεὺς οὕτῃσε τυχῶν κατὰ δεξιὸν  
ᾤμον...  
καὶ δ' ἔπεσ' ἐν κονίησι μακῶν, ἀπὸ δ'  
ἔπτατο θυμός.  
τὸν μὲν ἄρ' Ἀυτολύκου παῖδες φίλοι ἀμφε-  
πένοντο,  
ὥτειλήν δ' Ὀδυσῆος ἀμύμονος ἀντιθέοιο  
δῆσαν ἐπισταμένως, ἐπαοιδῆ δ' αἶμα κελαι-  
νὸν ἔσχεθον...

« ...la cicatrice d'un coup qu'un sanglier jadis lui avait donné avec son blanc boutoir, alors qu'il était allé au Parnasse, après Autolykos et ses fils. [...] Le sanglier le prévint et le frappa au-dessus du genou, d'un coup de boutoir, lui déchirant un grand morceau de chair, en bondissant de côté, mais sans atteindre l'os de l'homme. Ulysse réussit à le blesser à l'épaule droite. [...] Il s'abattit dans la poussière en hurlant et sa vie s'envola. Les fils d'Autolykos se pressèrent autour du blessé et bandèrent adroitement la blessure du noble Ulysse égal aux dieux ; par leur incantation ils arrêtaient le sang noir »<sup>37</sup>.

Ce témoignage sur une médecine pré-scientifique (donc pré-hippocratique), qui combinait les remèdes physiques et les charmes<sup>38</sup>, s'ajoute aux peintures

36. Pour le rapport entre réalité sacrificielle romaine et perception chrétienne, voir, entre autres, I. GRADEL 2002.

37. *Odyssee* 19.392 sq. ; 449-458.

38. Pour plus de détails et de parallèles indo-européens, voir, entre autres, R. RENEHAN 1992.

céramiques « traumatologiques », associant blessés et guérisseurs, recensées par Mirko Grmek et par Danielle Gourevitch dans leur synthèse sur *Les Maladies dans l'art antique* <sup>39</sup>. Quant aux circonstances de la blessure reçue par le jeune Ulysse, elles rappellent au lecteur moderne le célèbre épisode de la chasse au sanglier de Calydon, menée par Méléagre et illustrée à plusieurs reprises sur les vases grecs archaïques : mentionnons seulement le cratère corinthien du Musée de Tolède (1970.2), daté des années 575 av. J.-C., en parallèle avec une scène représentée à peu près à la même époque, dans la technique athénienne des figures noires, sur le Vase François du Museo Archeologico de Florence (n° 4209), pour donner une idée du rôle que le sang pouvait jouer dans la peinture, en tant que marqueur du passage de la vie à la mort <sup>40</sup>.

Le deuxième fragment que nous avons retenu de l'*Odyssée* fait référence au domaine des rites. En effet, c'est avec les sacrifices que l'on passe de l'image au symbole et, plus précisément, avec ce sang qui « se mit à couler en nuées noires (αἷμα κελαινεφές) » des gorges des chèvres immolées par Ulysse. De cette manière « les esprits des morts, montant de l'Érèbe, s'assemblèrent, ceux de jeunes filles, de jeunes gens, d'hommes aguerris, de vierges tendres au cœur affligé d'un deuil nouveau, des nombreuses proies des lances de bronze, des victimes d'Arès, portant encore leurs armes ensanglantées (βεδρωτωμένα τεύχε' ἔχοντες) » (*Odyssée* 11.35-41) <sup>41</sup>. L'offrande de sang, la nourriture de vie que l'on doit aux morts et par laquelle ceux-ci pourraient retrouver leur mémoire et leur parole, est omniprésente dans les histoires qui ont suivi la chute de Troie. Célèbre est le sacrifice de Polyxène, peint vers 570-560 av. J.-C. par Timiadès sur une amphore « tyrrhénienne » à figures noires <sup>42</sup> : trois soldats soutiennent le corps de la vierge au moment où Néoptolème tranche la gorge de la captive et qu'un jet de sang rouge tombe sur une flamme, tout aussi rouge, allumée sur la tombe d'Achille. Un siècle et demi plus tard, le poète tragique Euripide, inspiré peut-être d'une épopée appartenant au même cycle troyen et de ses illustrations iconographiques, racontera dans son *Hécube* (vers 545 sq.), par

---

39. Nous renvoyons principalement au chapitre concernant Achille (p. 67 sq.) et le savoir médical que le héros avait reçu du centaure Chiron, son éducateur. La conclusion des auteurs sur ces blessures marquées par des bandages est à retenir : « Les personnages de l'épopée grecque ne sont jamais malades. S'ils sont blessés, ils meurent sur-le-champ ou guérissent rapidement et complètement, sans suites fâcheuses. »

40. Cf. TH. H. CARPENTER 1991 : 186-187, pour plus de références plastiques au mythe de Calydon. De manière générale, sur la représentation des blessures sanglantes dans la peinture grecque, voir M. HALM-TISSERANT 2006.

41. Pour un commentaire, voir, entre autres, J. HEATH 2005.

42. Aujourd'hui à Londres, British Museum 1897.7-27.2. Sur cette fille de Priam, absente chez Homère mais dont le destin tragique est omniprésent chez les mythographes antiques, cf. les sources synthétisées par O. TOUCHEFEU-MEYNIER 1994. Notre amphore porte le numéro 26 dans ce catalogue.

l'intermédiaire d'un certain Talthybios, témoin oculaire, le même épisode (vers 567-573) :

τέμνει σιδήρῳι πνεύματος διαρροάς·  
 χροουοὶ δ' ἐχώρου...  
 ἐπεὶ δ' ἀφῆκε πνεῦμα θανασίμῳι σφαγγῆι,  
 οὐδεὶς τὸν αὐτὸν εἶχεν Ἀργείων πόνον...

« Enfin il tranche de sa lame la gorge hale-  
 tante ; des flots de sang jaillirent. [...] Lors-  
 que, saignée à mort, elle eut rendu le souf-  
 fle, tous les Grecs assumèrent chacun  
 diverses tâches [...] »<sup>43</sup>.

L'intérêt de cette scène est d'autant plus grand que le moment même du sacrifice, pour les morts comme pour les immortels, est rarement représenté dans l'art grec : les Anciens nous apprennent que, dans le cas des sacrifices d'animaux pratiqués en l'honneur des dieux, le prêtre laissait couler le sang sur l'autel<sup>44</sup>. C'est la raison pour laquelle, dans les peintures, les taches rouges sur la pierre d'un autel précisent le rôle de celui-ci, comme c'est le cas sur le vase à figures rouges qui illustre, vers 350-340 av. J.-C., le sacrifice du bélier à la toison d'or par Phrixos<sup>45</sup>.

Le sang porteur de vie n'est pourtant pas réservé aux défunts et aux divinités : les « transfusions » de la médecine moderne correspondraient, dans la médecine « occulte » antique, aux boissons sanguinolentes ingurgitées par ceux qui attendaient une nouvelle vie ou une nouvelle jeunesse<sup>46</sup>. Pline l'Ancien, l'encyclopédiste latin de l'époque flavienne, dépeint, dans son *Histoire naturelle* 28.4, les amphithéâtres romains et les épileptiques qui

*sanguinem quoque gladiatorum bibunt, ut  
 viventibus po<c>ulis, ... illi ex homine ipso  
 sorbere efficacissimum putant calidum spi-  
 rantemque et v<iv>am ipsam animam ex  
 osculo vulnerum...*

« boivent même le sang des gladiateurs  
 comme si ceux-ci étaient des coupes vivan-  
 tes [...]. Ils considèrent comme le moyen le  
 plus efficace de humer le sang encore  
 chaud, encore bouillonnant, de l'homme  
 lui-même, et de humer ainsi à l'orifice de la  
 plaie le souffle même de la vie ».

Le spectateur de telles scènes pouvait comprendre comment la barbare Médée, après avoir rajeuni Æson, le père de son bien aimé Jason, réussit à convaincre les filles de l'usurpateur Pélias :

43. Ce dossier s'est récemment enrichi d'une autre découverte qui s'intercale, chronologi-  
 quement, entre les deux éléments précédents et qui atteste de la connaissance de l'épisode dans  
 la région de Parion, sur la côte de la mer de Marmara, à la fin du VI<sup>e</sup> et au début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C.  
 Cf. O. TOUCHEFEU-MEYNIER 1994, et A. HERMARY, M. LEGUILLOUX 2004 : p. 116 sq. Pour les  
 sacrifices chez les Romains, voir, dans le même volume, p. 183-235.

44. Lucien, *Sur les sacrifices* 13. *Contra* G. EKROTH 2005.

45. Aujourd'hui à Harvard 1960.367.

46. Sur l'histoire de la perfusion, décrite pour la première fois par le scientifique Andreas  
 Libavius, en 1615, voir N. S. R. MALUF 1954.

*stringite' ait 'gladios veteremque haurite  
 crurorem,  
 ut repleam vacuas iuvenali sanguine  
 venas ! ...  
 officium praestate patri telisque senectam  
 exigite, et saniem coniecto emittite ferro !'  
 ...  
 ille cruore fluens, cubito tamen adlevat  
 artus,  
 semilacerque toro temptat consurgere, et  
 inter  
 tot medius gladios pallentia brachia ten-  
 dens  
 'quid facitis, gnatae ? ...  
 ...cedere illis animique manusque ;  
 plura locuturo cum verbis guttura Colchis  
 abstulit et calidis laniatum mersit in  
 undis.*

« Tirez vos épées et faites couler son sang vieilli, pour que je puisse introduire un sang jeune dans ses veines vidées [...] ; chassez sa vieillesse par la force des armes ; plongez le fer dans son sein, pour en faire sortir son sang corrompu' [...]. Le vieillard, ruisselant de sang, se dresse sur son coude ; à demi mutilé, il essaie de se lever de sa couche et, tendant au milieu de tant de glaives ses bras fanés : 'Que faites-vous, mes filles ?' [...] ; il allait en dire davantage, lorsque la Colchidienne arrête ses paroles en lui coupant la gorge et jette ses membres déchirés dans l'onde qui bouillonne. »<sup>47</sup>.

Ces gestes ne sont guère incompatibles avec l'origine d'une femme venue de la mystérieuse Colchide. Même dans le Septentrion le plus proche du monde civilisé, chez les Thraces montagnards, on buvait le lait mélangé au sang des chevaux (*lac concretum cum sanguine potat equino*)<sup>48</sup>, afin de s'imprégner de leur vaillance.

Le sang des taureaux peut être perçu, comme porteur à la fois de vie et de mort : si les adeptes de Mithra et de Cybèle en faisaient le symbole d'une vitalité exceptionnelle<sup>49</sup>, le motif du suicide en buvant le sang du taureau est récurrent dans des légendes racontant la mort d'hommes importants. Ainsi est-il lié à la fois à l'image du roi des Lydiens, Midas (cf. Strabon, *Géographie* 1.3.21), à celle de l'homme d'État athénien Thémistocle (d'après Aristophane, *Les Chevaliers* 83-84 et Plutarque, *Vie de Thémistocle* 31.6) ainsi qu'au grand général carthaginois, Hannibal (cf. Plutarque, *Vie de Flaminius* 20.9)<sup>50</sup>. Ce sang était estimé comme nocif surtout pour ceux qui auraient rompu leur serment : on n'est donc pas étonné de comprendre qu'il s'agit d'une croyance dépourvue de support réel, l'absence de toxicité dans le sang taurin étant d'ailleurs confirmée par la science moderne<sup>51</sup>. Or, tout autre était le cas du sang des monstres, qui abattait indistinctement des innocents et des coupables : tel était le sang-venin de l'Hydre

47. Ovide, *Métamorphoses* 7.333-349. Sur le rôle du sang dans la magie en général, voir R. VIVOLI, « Il sangue e la magia », in F. VATTIONI (dir.) 1987 : p. 69-106.

48. Virgile, *Géorgiques* 3.463 ; Horace, *Odes* 3.4.34 sq.

49. Cf. J. DEFRADES 1960 ; R. DUTHOY 1969 ; A.J. RUTGERS 1970 ; N.B. McLYNN 1996.

50. Voir néanmoins les éclaircissements de K.F. KITCHHELL, L.A. PARKER 1993 et de D. ARNOULD 1993.

51. Cf. A. TOUWAIDE 1979 ; M. D. CAMPANILE 2000.

de Lerne dans lequel Héraclès avait trempé ses flèches et qui finirait par lui apporter sa propre mort ; par ailleurs, c'est sa bien-aimée Déjanire celle qui lui aura offert le vêtement trempé dans le sang empoisonné du fourbe centaure Nessos <sup>52</sup>.

Le sang humain envenimé est le porteur de la peste athénienne chez Thucydide (*Histoires* 2.48-50). La représentation des malades – « les yeux rouges et enflammés, au-dedans, le pharynx et la langue étaient à vif (*αἵματώδη*), le souffle sortait irrégulier et pestilentiel » – deviendra le paradigme principal des descriptions littéraires d'épidémies, surtout après sa reprise en hexamètres latins, quatre siècles plus tard, par le poète épicurien Lucrèce (*Sur la nature* 6.1145-1150) :

*principio caput incensum fervore gerebant  
et duplicis oculos suffusa luce rubentes.  
sudabant etiam fauces intrinsecus atrae  
sanguine et ulceribus vocis via saepta coibat  
atque animi interpres manabat lingua  
cruore  
debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.*

« D'abord ils avaient la tête brûlante, enflammée, les yeux rouges et brillants d'un éclat trouble. À l'intérieur du corps, la gorge toute noire distillait une sueur de sang ; obstrué par les ulcères, le canal de la voix se fermait ; et l'interprète de la pensée, la langue était dégouttante de sang, affaiblie par le mal, lourde à se mouvoir, rugueuse au toucher ».

La phrase qui achève, chez l'historien attique, ce tableau macabre témoigne d'une révolution dans la mentalité médicale des Anciens : « c'est que les animaux susceptibles de manger la chair humaine, oiseaux ou quadrupèdes, malgré le nombre des cadavres laissés sans sépulture, ou bien n'en approchaient pas, ou bien, s'ils y goûtaient, en mouraient... ». Avec l'idée de la transmission de la maladie, nous sommes ici aussi loin des flèches d'Apollon qui punissaient les Achéens au début de l'*Iliade* que nous sommes proches des médecins hippocratiques à la recherche des causes naturelles des maladies.

Sang porteur de vie et sang porteur de mort se réunissent formellement dans le mythe du dieu-fondateur de la médecine, Asclépios, fils d'Apollon : « Athéna lui avait en effet donné le sang (*αἷμα*) qui avait coulé des veines de la Gorgone : avec le sang qui avait coulé des veines de gauche, il pouvait provoquer la mort des gens ; avec celui qui avait coulé des veines de droite, il pouvait les sauver, et c'est justement de ce sang qu'il se servait pour rendre les morts à la vie » <sup>53</sup>. Mais Zeus ne tardera pas à le foudroyer : personne n'a le droit de ressusciter les morts. Les dieux de l'Olympe eux-mêmes doivent se contenter de métamorphoser leurs bien-aimés après leur disparition : c'est ainsi que le rouge hyacinthe est cher à

52. E.g. Sophocle, *Les Thrachiniennes* ; Ovide, *Métamorphoses* 9.98-133 ; Apollodore, *Bibliothèque* 2.7.6.

53. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* 3.120. Sur ce passage et sur la question de l'ἕρως, si présente dans les débats contemporains concernant les innovations médicales, cf. D. FOLSCHEID 2005.

Apollon, lorsque « le sang (*cruor*), qui, en se répandant sur la terre, avait coloré l'herbe, cesse d'être du sang (*desinit esse cruor*) ; plus brillante que la pourpre tyrienne, une fleur apparaît... » (Ovide, *Métamorphoses* 10.210-213).

### Les sciences du sang

Partons encore une fois de Socrate et d'une définition que Platon (*Timée* 80e-81b) lui attribue :

ὁ καλοῦμεν αἷμα, νομῆν σαρκῶν καὶ σύμπαντος τοῦ σώματος, ὅθεν ὑδρευόμενα ἕκαστα πληροῖ τὴν τοῦ κενουμένου βᾶσιν... τὰ μὲν γὰρ δὴ περιεστῶτα ἐκτὸς ἡμῶν τήκει τε αἶμα καὶ διανέμει πρὸς ἕκαστον εἶδος τὸ ὁμόφυλον ἀποπέμποντα, τὰ δὲ ἕναίμα αἶμα, κερματισθέντα ἐντὸς παρ' ἡμῶν καὶ περιεληγμένα ὡσπερ ὑπὸ οὐρανοῦ συνεστῶτος ἕκαστου τοῦ ζώου, τὴν τοῦ παντός ἀναγκάζεται μιμεῖσθαι φορᾶν· πρὸς τὸ συγγενὲς οὖν φερόμενον ἕκαστον τῶν ἐντὸς μερισθέντων τὸ κενωθὲν τότε πάλιν ἀνεπλήρωσεν. ὅταν μὲν δὴ πλεόν τοῦ ἐπιρρέοντος ἀπίη, φθίνει πᾶν, ὅταν δὲ ἕλαττον, αὐξάνεται.

« [...] c'est ce que nous appelons le sang, nourriture des chairs et du corps tout entier. Par lui, toutes les parties du corps sont arrosées et peuvent réparer les vides qui s'y forment. [...] Le sang, divisé à l'intérieur de notre corps en minces fragments et contenu dans l'organisme de tout être vivant, qui est pour lui comme un ciel, est contraint d'imiter le mouvement de l'Univers ; chacun des fragments qui se trouve à l'intérieur se porte vers ce qui lui ressemble et remplit de nouveau le vide qui s'est formé. Mais quand la perte est plus grande que l'apport, l'individu dépérit ; quand elle est plus petite, il s'accroît ».

Nous avons choisi ce texte pour ouvrir notre présentation de l'hématologie antique car il fait écho à la fois à ceux qui se voulaient initiateurs d'un regard critique, non-mythologique sur le monde (et que nous appelons « philosophes ioniens » ou « présocratiques », parmi lesquels Anaxagore de Clazomènes que le Socrate de Platon évoque probablement ici <sup>54</sup>), et aux premiers médecins « professionnels », auteurs des 72 traités que la tradition nous a transmis sous le nom du plus célèbre médecin de l'Antiquité, Hippocrate de Cos <sup>55</sup>. En effet, malgré les différences inévitables à l'intérieur de ce corpus médical antique composé pendant plusieurs générations, le sang est toujours perçu comme « nourriture ». De plus, il est responsable de l'état de conscience ou d'inconscience d'une personne. Parfois, c'est lui l'instrument du mouvement volontaire du corps, le messager de la sensation et l'élément raisonnable de l'homme <sup>56</sup>.

54. La naissance du monde, d'après Anaxagoras, était le résultat d'une « dissociation » et d'une « réunion » concomitantes de la masse primitive dans laquelle toute chose était déjà là, en principe. Pour plus de détails, lire l'article de D. BABUT 1978, et, plus généralement, le livre de M. SCHOFIELD 1980.

55. Sur Hippocrate et sur ces disciples connus ou anonymes voir les synthèses de J. JOUANNA 1974 et 1992, de D. GOUREVITCH 1984, et de B. VITRAC 1989.

56. Sur le sang dans le *Corpus hippocratique* nous reprenons les conclusions et les références de M.-P. DUMINIL 1983 : 205-253.

Si les Anciens n'ont laissé aucun traité *Sur le sang*, c'est précisément parce que la connaissance de la nature, des fonctions et du fonctionnement de ce liquide, reconnu toujours comme indispensable aux êtres vivants, ne le permettait et ne l'imposait point<sup>57</sup>. La raison première de cette méconnaissance est le tabou imposé à toute dissection humaine : avant d'ouvrir un corps humain, on ne pouvait prendre conscience des différences anatomiques et physiologiques comme celles qui existent entre les nerfs, les tendons et les ligaments, ou entre les veines et les artères, ni « cartographier » les vaisseaux, ni expliquer le pouls artériel<sup>58</sup>. Une des bases théoriques sur lesquelles reposait cette première science médicale constituée pendant plusieurs siècles et attribuée à Hippocrate est la doctrine des quatre « humeurs fondamentales », c'est-à-dire du sang (αἷμα), du phlegme (φλέγμα), de la bile jaune (χολή) et de la bile noire (χολή μέλαινα). Il y a, d'après l'auteur du traité *Sur la nature de l'homme* (§ 6), des médecins qui

...τὸ αἷμα ῥέον ἐκ τοῦ σώματος, τοῦτο νομίζουσιν εἶναι τὴν ψυχὴν τῷ ἀνθρώπῳ... Καίτοι τὸ μὲν πρῶτον ἐν τῆσιν ὑπερκαθάρσεσιν οὐδεὶς πω ἀπέθανε χολὴν μόνον καθαρθεὶς· ἀλλ' ὁπόταν τις πῆρ φάρμακον ὅ τι χολὴν ἄγει, πρῶτον μὲν χολὴν ἐμέει, ἔπειτα δὲ φλέγμα· ἔπειτα δὲ ἐπὶ τούτοις ἐμέουσι χολὴν μέλαιναν ἀναγκαζόμενοι, τελευτώντες δὲ καὶ αἷμα ἐμέουσι καθάρων... Τὸ γὰρ φάρμακον, ὁπόταν ἐσέλθῃ ἐς τὸ σῶμα, πρῶτον μὲν ἄγει ὃ ἀν' αὐτέῳ κατὰ φύσιν μάλιστα ἢ τῶν ἐν τῷ σώματι ἐνεόντων, ἔπειτα δὲ καὶ τᾶλλα ἔλκει τε καὶ καθαίρει.

«... voyant le sang couler des corps des individus égorgés, font de ce liquide l'âme de l'homme. [...] Mais dans les superpurgations personne jamais n'est mort en n'ayant rendu que de la bile ; ce qui arrive alors après l'administration d'un médicament agissant sur la bile, c'est qu'on vomit en premier de la bile, ensuite du phlegme ; on finit par la bile noire, et par le sang pur. [...] Car le médicament, une fois introduit dans le corps, commence par agir sur ce qui y est le plus conforme à sa nature, puis attire et nettoie le reste ».

Ce sont les philosophes présocratiques qui voulaient réduire l'essence de la nature à un des quatre éléments et auxquels répond le médecin hippocratique en insistant sur son idée que l'homme « n'est absolument ni air, ni feu, ni eau, ni terre, ni telle autre substance ». Pour expliquer l'état médical d'un individu, on a besoin d'accepter et de comprendre l'existence de ces quatre humeurs et de leurs qualités fondamentales (la couleur, la quantité, la consistance et la chaleur). En effet, elles sont responsables de l'équilibre, autrement dit de la santé, aussi bien que des déséquilibres, synonymes des maladies, d'un corps. Dans le *Corpus hippocratique*, les qualités du sang varient en fonction du climat (au printemps le sang est plus abondant, à l'automne moins<sup>59</sup>), de l'âge (car, avec la vieillesse,

57. Cf. la seule synthèse, jusqu'à ce jour, sur la question, D. GOUREVITCH 1993.

58. Cf., e.g., J. JOUANA, « La Naissance de l'art médical occidental » in M.D. GRMEK, F. BERNARDINO (dir) 1995 : 25-65.

59. Cf. *Nature de l'homme* 7 ; *Humeurs* 14 ; *Aphorismes* 6.47, 7.53 ; *Prorrhétique* 2.2 ; *Affections internes* 32.

le sang devient « peu abondant, fluide, aqueux [...] et froid »<sup>60</sup>), du sexe (pour certains c'était l'homme, pour d'autres la femme qui avait plus de sang et un corps plus chaud<sup>61</sup>) et du genre de vie du patient (e.g. l'apport du vin<sup>62</sup>). Comme le sang est considéré, du moins jusqu'au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., chaud et humide par nature, les perturbations dans le bon fonctionnement de l'organisme viennent des changements de chaleur et d'humidité interne et externe. Ainsi, l'excès de chaud venu du dehors peut provoquer des hémorragies ou même l'ébullition du sang, ce qui mène à la mort. L'excès du froid est encore plus dangereux, car il détermine la condensation et la solidification sanguine et, sûrement, le décès de l'individu. De même, à l'intérieur du corps, le sang peut être chauffé ou refroidi, altéré ou liquéfié, par l'apport respectif de bile et de phlegme, avec des conséquences pathologiques similaires aux phénomènes venus de l'extérieur.

Au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., la découverte des « fibres » froides qui déterminent la solidification du sang ouvre la voie à de nouvelles positions des médecins et, plus généralement, des savants par rapport à cette doctrine hippocratique. C'est l'époque à laquelle Aristote utilise le sang comme critère de classification des animaux : de même que les biologistes modernes partagent le règne animal entre les invertébrés et les vertébrés, le Stagirite distingue les animaux qui n'ont pas de sang de ceux pour lesquels le sang est l'essence de la vie. Pour le fondateur de la biologie, la nourriture, transformée en liquide dans l'estomac grâce à la chaleur innée des êtres, deviendra, dans le cœur (c'est-à-dire au centre même de l'organisme), le sang et recevra le *πνεῦμα* (élément semi-matériel indispensable aux vivants). Distribué dans tout le corps grâce aux vaisseaux, le sang se transforme ensuite, en partie, chez les mâles, en sperme pour servir à la procréation et transmettre ainsi les caractéristiques d'un individu à sa descendance. L'absence de chaleur innée chez les femmes justifie leur incapacité à créer le sperme et explique l'évacuation du surplus de sang par les ménorragies<sup>63</sup>.

C'est précisément à ces principes du système aristotélicien qu'allaient répondre les savants hellénistiques, lesquels allaient être parmi les premiers à ouvrir cette « boîte noire » du corps humain<sup>64</sup>. Les noms de Praxagore de Cos et de son élève, Hérophile de Chalcédoine (330/320-260/250 av. J.-C.), actifs à Alexandrie, ceux de Chrysippe de Cnide et de son élève Érasistrate de Céos (330-250 av.

60. Cf. *Maladie sacrée* 6.378.3 et 8.

61. Pour les enfants mâles, cf. *Épidémies* 6.2.25 ; pour les femmes cf. *Maladies des femmes* 1.1, et, pour la perception générale, V. GAZZANIGA 2005 et H. KING 2008. Sur la tradition de cette opposition et sur sa continuité aristotélicienne (*Parties des animaux* 2.2 648a30 et *Génération des animaux* 4.1(3)), cf. M.-P. DUMINIL 1983 : 208-209.

62. Cf. *Affections internes* 7.212.20 ; *Vents* 14.

63. Voir, e.g., S. SALOMONE, « Sangue e generazione, biologia e teologia nel *De generatione animalium* di Aristotele », in F. VATTIONI (éd.) 1993 : 155-171, A. JORI 2005.

64. Pour plus de détails, voir M. VEGETTI « Entre le savoir et la pratique : la médecine hellénistique » in M. D. GRMEK, F. BERNARDINO (dir.) 1995 : 66-93.

J.-C.), présents à Antioche de Syrie et à Alexandrie, marquent les moments essentiels de cet essor médical. Praxagore a peut-être été le premier à distinguer, vers 300 av. J.-C., les veines des artères. Remarquant l'absence du sang dans les artères chez les individus décédés, il considère que le sang ne coule que par les veines alors que les artères diffusent le  $\pi\nu\epsilon\tilde{\nu}\mu\alpha$ , un fluide humide et vapoureux résultant de l'air inspiré et réchauffé dans le cœur. Ces théories qui cherchent à réconcilier la doctrine hippocratique, la théorie aristotélicienne et les observations directes seront perfectionnées par Hérophile lequel aura à sa disposition, pour des vivisections, des criminels envoyés par le roi <sup>65</sup>. Le médecin chalcédonien est le premier à distinguer les nerfs, les tendons et les terminaisons artérielles. Il confirme la séparation des veines et des artères remarquée par son maître en analysant l'épaisseur de leurs tuniques. Désormais, on parle de trois fluides contenus dans trois types de conduites : le sang, le  $\pi\nu\epsilon\tilde{\nu}\mu\alpha$  artériel et le  $\pi\nu\epsilon\tilde{\nu}\mu\alpha$  psychique. Le pouls ( $\sigma\phi\upsilon\gamma\mu\acute{o}\varsigma$ ) des artères qui contiennent le  $\pi\nu\epsilon\tilde{\nu}\mu\alpha$  mélangé à une certaine quantité de sang est pour la première fois expliqué (par la systole/contraction de l'artère suivie par une diastole/relaxation) et enregistré, ouvrant ainsi la voie à la sphygmologie, c'est-à-dire au diagnostic qui prend en compte ses variations pathologiques. Érasistrate ira encore plus loin dans l'étude du système sanguin : c'est lui l'inventeur des valvules cardiaques qui pomperaient le sang et le  $\pi\nu\epsilon\tilde{\nu}\mu\alpha$  à travers des conduites élastiques dans le corps <sup>66</sup>. Définissant la santé comme l'état d'équilibre des trois systèmes élastico-fluides, Érasistrate aurait renoncé à la doctrine hippocratique des humeurs et aux phlébotomies pratiquées habituellement par ses confrères.

Sous la domination de Rome se rencontreront les représentants de toutes les sectes dérivées de ces doctrines alexandrines : on parle d'une médecine dogmatique, d'une médecine empirique, d'une médecine méthodique, d'une médecine pneumatique <sup>67</sup>. Si le mérite d'avoir créé un vocabulaire latin scientifique revient à l'encyclopédiste Celse, celui qui a mené encore plus loin la science médicale est, au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C., Galien de Pergame, dont l'œuvre prodigieuse a été connue, par un intermédiaire arabe, et utilisée en Occident jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>68</sup>. Le protégé du dernier Antonin apporte des précisions sur la composition du sang, dans lequel il distingue l' $\iota\chi\acute{\omega}\rho$  (le liquide séreux) des « fibres » qui influent sur ses états successifs de dégradation. Il reconnaît la présence d'un « sang aéré » dans les artères, qui se différencient ainsi des veines, porteuses d'un sang nutritionnel.

65. Les références des opinions citées ici se retrouvent dans l'article de la *RE* par H. GOSSEN, col. 1104-1110, et dans l'étude de H. VON STADEN 1989.

66. Pour la reconstitution des opinions d'Érasistrate, voir l'article de la *RE* par M. WELLMANN, s.u., col. 333-350, et, plus récemment, l'édition de I. GAROFALO 1998.

67. Cf. D. Gourevitch, « Les Voies de la connaissance : la médecine dans le monde romain », in M.D. GRMEK, F. BERNARDINO (dir.) 1995 : 94-122.

68. Voir l'édition de l'*Exhortation à l'étude de la médecine. Art médical* par V. BOUDON 2000, ainsi que l'étude d'A. DEBRU 1996.

Galien (dans ses *Démonstrations anatomiques* 2) est aussi le premier à avoir relié le cœur et sa « fonction pulsatile » à la diffusion du sang dans l'organisme et encore à avoir perfectionné les observations sur le pouls et le profit que le praticien pouvait tirer de la sphymologie. Il fallait cependant attendre l'année 1628 et William Harvey pour parler enfin de la « circulation sanguine » à laquelle même un Descartes avait du mal à croire <sup>69</sup>.

Τὸ αἷμα... ψυχή « le sang est la vie » <sup>70</sup>. Par les sens de ses noms, par les différentes images que nous proposent les poètes épiques, lyriques ou tragiques, les peintres et les sculpteurs, par ses symboles mythologiques, par l'histoire de sa science, le sang des Anciens est un sujet passionnant pour tous ceux qui s'intéressent à la culture européenne. Néanmoins, avec la diffusion du christianisme, toute cette idéologie du sang se verra renversée : le sang ne sera plus jamais signe ou synonyme d'une mort imminente, mais le secret même de la vie, tel qu'il a été dévoilé par le Saint Sacrement. Dans le *Nouveau Testament* et surtout dans les textes eucharistiques, le sang est toujours le sang du Christ, qui ne saurait être autre que le sang permettant la rédemption et la vie éternelle <sup>71</sup>. C'est une toute autre histoire qui commence ...

#### ABRÉVIATIONS

*LIMC Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, Zürich, München, Düsseldorf, Artemis Verlag, 1981-1999.

*RE A. PAULY, G. WISSOWA, W. KROLL, K. WITTE, K. MITTELHAUS, K. ZIEGLER* éd., *Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1894-1980.

*ThesCRA Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum*, J. Paul Getty Museum, 2004-2005.

69. Cf. W. HARVEY 1990 : 287.

70. *Deut.* 12.23. Cf. l'article de D. J. MCCARTHY, « Il simbolsimo del sangue (timore reverenziale, vita, morte) », au début du volume édité par F. VATTIONI (éd.) 1981 : 19-36. Cette opinion, selon laquelle le sang était l'âme de l'homme apparaît dans la pensée grecque chez Critias (cf. Aristote, *De anima* 1.2 405b5). On y retrouve également des études sur le sang dans d'autres cultures antiques : G. PETTINATO, « Il sangue nella letteratura sumerica » (p. 37-46), L. CAGNI, « Il sangue nella letteratura assiro-babilonese » (p. 47-85), L. BONGRANI FANFONI, « Sangue e sacrificio nella tradizione egiziana antica » (p. 87-96), P. XELLA, « Il sangue nel sistema mitologico e sacrificale siropalestinese durante il tardo bronzo » (p. 105-126), T. ORLANDI, « Un miracolo del sangue in un testo copto » (p. 135-142), R. RUBINACCI, « Il sangue nell'Islam » (p. 151-158).

71. Cf., entre beaucoup d'autres, S. LYONNET, « Il sangue nei testi eucaristici del *NT* », in F. VATTIONI 1981 : 715-720.

**BIBLIOGRAPHIE**

- ABEL K. 1958, « Die Lehre vom Blutkreislauf im *Corpus Hippocraticum* », *Hermes*, 86, p. 192-219.
- ALBRECHT M. von 1964, *Silius Italicus. Freiheit und Gebundenheit römischer Epik*, Amsterdam, Schippers.
- ANDRÉ J. 1981, *Le Vocabulaire latin de l'anatomie*, Paris, Les Belles Lettres « Collection d'études anciennes ».
- ANGELETTI L.R., F.R. ROMANI 2005, « Il sangue come segno clinico nel 'Corpus Hippocraticum' », *MedSec*, 17.3, p. 551-577.
- ARNOULD, D. 1993, « 'Boire le sang du taureau' : la mort de Thémistocle », *RPh*, 67, p. 229-235.
- BABUT D. 1978, « Anaxagore jugé par Socrate et Platon », *REG*, 91, p. 44-76.
- BARABINO, G. 1988-1989, « Il tema del sangue nei frammenti tragici di Accio », *QCTC*, 6-7, p. 41-53.
- BARTSCH S. 1997, *Ideology in Cold Blood : a Reading of Lucan's Civil War*, Harvard University Press.
- BONFANTE G. 1990, « Il tabu indoeuropeo del nome del sangue », *Aevum*, 64, p. 3.
- BOUCHER F.-E. 2001, « Les Sacrifices sanglants, les gladiateurs et les premiers chrétiens », *Religiologiques*, 23, p. 229-246.
- BOUDON V. 2000, *Galien. Œuvres II. Exhortation à l'étude de la médecine. Art médical*, Paris, Les Belles Lettres.
- BOYLAN M. 1982, « The Digestive and 'Circulatory' Systems in Aristotle's Biology », *Journal of the History of Biology*, 15.1, p. 89-118.
- CALONNE N. 2007, « Enjeux poétiques et idéologiques de la représentation du corps dans la *Pharsale* de Lucain », *Camena*, 1, [http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/N\\_Calonne\\_tires\\_a\\_part.pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/N_Calonne_tires_a_part.pdf).
- CAMPANILE M. D. 2000, « Del bere sangue di toro e della morte di Annibale », *Chiron*, 30, p. 117-129.
- CARPENTER Th. H. 1991, *Art and Myth in Ancient Greece*, London, Thames and Hudson.
- CHANTRAINE P. 1999, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck (1<sup>re</sup> éd. 1969).
- DEAN-JONES L. 1989, « Menstrual Bleeding According to the Hippocratics and Aristotle », *TAPhA*, 119, p. 177-191.
- DEBRU A. 1996, *Le Corps respirant. La pensée de la physiologie chez Galien*, Leyden, Brill.
- DEFRADAS J. 1960, « Le Symbolisme du taureau », *IL*, 12, p. 204-212.
- DEWAR L. 1953, « The Biblical Use of the Term Blood », *JThS*, 4, p. 204-208.
- DUMINIL M.-P. 1983, *Le Sang, les vaisseaux, le cœur dans la collection hippocratique. Anatomie et physiologie*, Paris, Les Belles Lettres « Collection d'études anciennes ».

- DUTHOY R. 1969, *The Taurobolium. Its evolution and terminology*, Leiden, Brill.
- EKROTH, G. 2005, « Blood on the Altars ? : on the Treatment of Blood at Greek Sacrifices and the Iconographical Evidence », *AK*, 48, p. 9-29.
- ERNOUT A. 1951, « Sur les noms de quelques parties du corps en latin », *CRAI*, p. 32-33.
- ERNOUT A., A. MEILLET 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, (réimpr. de la 4<sup>e</sup> édition révisée, 1<sup>re</sup> éd. 1932).
- FOLSCHEID D. 2005, « La Médecine entre ‘hybris’ et ‘phronésis’ », in *Pratiques soignantes, éthique et société : impasses, alternatives et aspects interculturels*, Colloque organisé par les Universités de Lyon 3, Lyon 1 et Marne-la-Vallée, <http://agora.qc.ca/colloques> (vu en 2007).
- GAILLARD-SEUX P. 1999, « Le ‘Sang de basilic’ chez Pline l’Ancien (*N. H.*, XXIX, 66) : résine de genévrier ou hémateite ? », *AC*, 68, p. 227-238.
- GAROFALO, I. 1998, *Erasistrati Fragmenta*, Pisa, Giardini « Biblioteca di Studi Antichi 62 ».
- GAZZANIGA V. 2005, « Il sangue delle donne », *MedSec*, 17.3, p. 579-601.
- GILDERS W. K. 2004, *Blood Ritual in the Hebrew Bible : meaning and power*, John Hopkins University Press.
- Gourevitch D. 1984, *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École Française de Rome, « BEFAR 251 ».
- GOUREVITCH D. 1993, « Le Sang dans la médecine antique », *La recherche* (n° spécial), 24 (mai), p. 510-517.
- GOUREVITCH D. 1998, *Les Maladies dans l’art antique. Penser la médecine*, Paris, Fayard.
- GRADEL I. 2002, « Jupiter Latiaris and Human Blood : fact or fiction ? » *C&M*, 53, p. 235-254.
- GRMEK M. D., F. BERNARDINO (dir.) 1995, *Histoire de la pensée médicale en Occident. Vol 1. Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil.
- GUASTELLA G. 1985, « La rete del sangue : simbologia delle relazioni e modelli dell’identità nella cultura romana », *MD*, 15, p. 49-123.
- HALM-TISSERANT M. 2006, « Le Sang et la blessure dans l’imagerie vasculaire de la guerre en Grèce », *Ktèma*, 31, p. 309-338.
- HARTOG, F. 2001, *Le Miroir d’Hérodote*, Paris, Gallimard, « Folio. Histoire 101 », (réimpr. de la nouvelle édition de 1991 ; 1<sup>re</sup> édition 1980).
- HARVEY W. 1990, *De motu cordis (de la circulation du sang). Des mouvements du cœur chez l’homme et les animaux*. Traduction, introduction et notes CH. RICHET (1869), préface J. HAMBURGER, postface M.D. GRMEK, Paris, Christian Bourgeois éditeur, « Épistémè classiques ».
- HEATH J. 2005, « Blood for the Dead : Homeric ghosts speak up », *Hermes*, 133.4, p. 389-400.
- HELL B. 1994, *Le Sang noir. Chasse et mythe du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion.

- HERMARY A., M. LEGUILLOUX 2004, « Les Sacrifices dans le monde grec », *ThesCRA*, 1, p. 59-134.
- HUXLEY H. H. 1956, « Sanguis Equinus », *CPh*, 51.3, p. 173.
- JORI A. 2005, « Aristotele sul ruolo del sangue nei processi della vita », *MedSec*, 17.3, p. 603-625.
- JOUANNA J. 1974, *Hippocrate. Pour une archéologie de l'école de Cnide*, Paris, Les Belles Lettres.
- JOUANNA J. 1992, *Hippocrate*, Paris, Fayard.
- JOUANNA, J., P. DEMONT 1981, « Le Sens de *ichôr* chez Homère et Eschyle en relation avec les emplois du mot dans la collection hippocratique », *REA*, 83, p. 197-209.
- KITCHELL K.F., L.A. PARKER 1993, « Death by Bull's Blood : a natural explanation », in W.J. CHERF (éd.), *Alpha to omega : studies in honor of George John Szemler on his sixty-fifth birthday*, Chicago, Ares Publishers, p. 123-141.
- KING H. 1987, « Sacrificial Blood : The Role of the *Amnion* in Ancient Gynecology », *Helios*, 13, p. 117-126.
- KING H. 2008, « Barbes, sang et genre : afficher la différence dans le monde antique », in V. DASEN, J. WILGAUX (éd.), *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire. Cahiers d'histoire du corps antique 3 », p. 153-168.
- KOLLER H. 1967, « Haima », *Glotta*, 45, p. 149-155.
- LINKE U. 1985, « Blood as Metaphor in Proto-Indo-European », *JIES*, 13, p. 333-376.
- LORAUX N. 1986, « Le Corps vulnérable d'Arès », *TR*, 7, p. 335-354.
- MALUF N. S. R. 1954, « History of Blood Transfusion », *Journal of the History of Medicine*, January, p. 59-107.
- MANULI P., VEGETTI M. 1977, *Cuore, sangue e cervello. Biologia e antropologia nel pensiero antico*, Milano, Edizioni Episteme.
- MARTIN R., J. GAILLARD 1990, *Les Genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan.
- MAURIN J. 1984, « Les Barbares aux arènes », *Ktèma*, 9, p. 102-111.
- McLYNN N.B. 1996, « The Fourth-Century Taurobolium », *Phoenix*, 50.3-4, p. 312-330.
- MELCHIOR, A. 2004, *Compositions with Blood : violence in late Republican prose*, Ph.D., University of Pennsylvania, Philadelphia.
- MENCACCI F. 1986, « *Sanguis / cruor*. Designazioni linguistiche e classificazione antropologica del sangue nella cultura romana », *MD*, 17, p. 25-85.
- MOREAU PH. 2006, « Sangs romains. Taxinomie du sang dans la Rome ancienne », in F. PROST, J. WILGAUX (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Presses Universitaires de Rennes, « Collection Histoire », p. 319-332.
- MORRIS L. 1952, « The Biblical Use of the Term 'Blood' », *JThS*, 3, p. 216-227.
- MUDRY PH. 2007, « Fonctions de la blessure épique », in P. CARMIGNANI, M. COURRÉNT, TH. ÉLOI, J. THOMAS (éd.), *Le Corps dans les cultures méditerranéennes : actes du colloque des 30-31 mars & 1<sup>er</sup> avril 2006 à l'Université de Perpignan-Via Domitia (UPVD)*, Presses Universitaires de Perpignan, p. 59-66.
- NEAL, T. 2006, « Blood and Hunger in the *Iliad* », *CPh*, 101, p. 15-33.

- PARKER, R. 1983 *Miasma : Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford.
- PĂRVULESCU A. 1989, « Blood and IE. Kinship Terminology », *IF*, 94, p. 67-88.
- PICCALUGA G. 1966, « Plutarco, *De Is.* 6. Il vino nella religione dell'antico Egitto », *SMSR*, 37, p. 47-60.
- PISANI V. 1975, « Zii e cugini nel mondo indeuropeo antico », *AGI*, 60, p. 47-48.
- PÖRTULAS J. 2006, « Miasma in Eraclito e in Eschilo : ΑΙΜΑΤΟΣ ΚΑΘΑΡΣΙΟΥ ΣΦΑΓΑΙ », *Lexis*, 24, p. 23-29.
- R. RENEHAN 1992, « The Staunching of Odysseus' Blood : The Healing Power of Magic », *AJA*, 113.1, p. 1-4.
- RÜSCHE F. 1930, *Blut, Leben und Seele, ihr Verhältnis nach Auffassung der griechischen und hellenistischen Antike, der Bibel und der alten Alexandrinischen Theologen : eine Vorarbeit zur Religionsgeschichte des Opfers*, Paderborn.
- RUTGERS A.J. 1970, « Rational Interpretation of the Ritual of Mithra, and of Various Other Cults », in *Ἀνάμνησις* Gedenkboek E. A. Leemans, Brugge, De Tempel, p. 303-315.
- SALAZAR C. 2000, *The Treatment of Battle Wounds in Graeco-Roman Antiquity*, Leiden.
- SARIAN H. 1986, « Érinys », *LIMC* III, p. 825-843.
- SAYLOR C. 1986, « Wine, Blood, and Water. The Imagery of Lucan *Pharsalia* IV.148-401 », *Eranos*, 84, p. 149-156.
- SCHOFIELD M. 1980, *An Essay on Anaxagoras*, Cambridge.
- SCHWARTZ J. 1993, « Treading the Grapes of Wrath : the Wine Press in Ancient Jewish and Christian Tradition », *ThZ*, 49, p. 215-228.
- SERBAT G. 1995, *Celse. De la médecine* I-II, Paris, Les Belles Lettres.
- STEWART A. 2004, *The Pergamene « Little Barbarians » and Their Roman and Renaissance Legacy*, Cambridge University Press.
- TATLOCK J.S.P. 1914, « Some Mediaeval Cases of Blood-Rain », *CPh*, 9.4, p. 442-447.
- TOUCHEFEU-MEYNIER O. 1994, « Polyxène », *LIMC* VII, p. 431-435.
- TOUWAIDE A. 1979, « Le Sang de taureau », *AC*, 48, p. 5-14.
- TURCAN R. 1986, « Feu et sang. À propos d'un relief mithriaque », *CRAI*, p. 217-231.
- VATTIONI F. (éd.) 1981, *Atti della settimana « Sangue e antropologia biblica »*, Roma, 10-15 Marzo 1980, Roma, Edizioni Pia Unione del Preziosissimo Sangue « Centro Studi Sanguis Christi 1 ».
- VATTIONI F. (éd.) 1983, *Atti della Settimana « Sangue e antropologia nella letteratura cristiana »*, (Roma, 29 novembre-4 dicembre 1982), Roma, Edizioni Pia Unione del Preziosissimo Sangue « Centro Studi Sanguis Christi 3 ».
- VATTIONI F. (éd.) 1984, *Atti della Settimana Sangue e antropologia nella liturgia (Roma, 21-26 novembre 1983)*, Roma, Edizioni Pia Unione del Preziosissimo Sangue « Centro Studi Sanguis Christi 4 ».
- VATTIONI F. (éd.) 1987, *Sangue e antropologia. Riti e culto*, Roma, Edizioni Pia Unione Preziosissimo Sangue « Centro Studi Sanguis Christi 5.1 ».

- VATTIONI F. (éd.) 1989, *Sangue e antropologia nella teologia : atti della VI settimana, Roma, 23-28 novembre 1987*, Roma, Edizioni Pia Unione Preziosissimo Sangue « Sangue e antropologia 6 ».
- VATTIONI F. (éd.) 1991, *Sangue e antropologia nella teologia medievale : atti della VII settimana, Roma, 17 novembre-2 dicembre 1989*, Roma, Edizioni Pia Unione Preziosissimo Sangue « Sangue e antropologia 7 ».
- VATTIONI F. (éd.) 1993, *Sangue e antropologia nel Medioevo : atti della VII [sic pour VIII] settimana, Roma, 25-30 novembre 1991*, Roma, Edizioni Primavera 92.
- VIANO C.A. 1984, « Perché non c'era sangue nelle arterie. La cecità epistemologica degli anatomisti antichi », in G. GIANNANTONI, M. VEGETTI (dir.), *La scienza ellenistica. Atti delle tre giornate di studio tenutesi a Pavia dal 14 al 16 aprile 1982*, Napoli, Bibliopolis « Collana Elenchos 9 », p. 297-352.
- VITRAC B. 1989, *Médecine et philosophie au temps d'Hippocrate*, Paris.
- VON STADEN H. 1989, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge.
- WORTMANN D. 1968, « Das Blut des Seth (P. Colon. inv. 3323) », *ZPE*, 2, p. 227-230.
- ZANNINI Q.B. 1983, « Ἰζώρ 'il sangue' degli dèi », *Orpheus*, 4, p. 355-363.

Anca DAN,  
Université Paris IV-Sorbonne EA 4081 « Rome et ses Renaissances »  
adan@phare.normalesup.org